Matthieu 25 à la lumière de René Girard

Les trois paraboles du chapitre 25 de l'évangile de Matthieu m'ont toujours passionné. À force d'en chercher le sens, je m'éloigne toujours davantage des commentaires classiques.

Par ailleurs, la pensée de René Girard m'a séduit, tout en me laissant un goût d'inachevé, d'incompris. C'est en lisant récemment les quelques pages qui introduisent au livre « De la violence à la divinité » (2007) que j'ai mieux saisi – et compris à ma manière - les trois étapes de sa pensée.
Ce livre de 1500 pages publié huit ans avant sa mort n'est pas nouveau. Il est la réimpression, en un seul volume, de quatre livres : « Mensonge romantique et vérité romanesque » (1961, étape 1), « La Violence et le sacré » (1972, étape 2), « Des choses cachées depuis la fondation du monde » (1978, étape 3) et « Le bouc émissaire » (1982, synthèse). Si j'ai peiné à les lire, c'est sans doute que René Girard, professeur de littérature, appuie ses illustrations sur des héros de son domaine que je ne connais pas assez, et plus généralement sur des références qui ne sont pas les miennes.

Il m'est venu que les trois paraboles de Matthieu 25 pourraient être éclairées par les trois étapes que sont le désir mimétique, le bouc émissaire, et la révolution apportée par le Christ. Avant d'approfondir cette intuition, je commence par un résumé de chacune de ces paraboles telles qu'elles sont habituellement comprises. J'ai ajouté quelques détails du texte qui bousculent les interprétations habituelles et qui sont souvent passés sous silence.

Les dix vierges

Dix jeunes filles vierges prennent leur lampe et se mettent en route vers « l'époux ». C'est une démarche spirituelle. Elles désirent une alliance, des noces entre elles et Dieu, entre la terre et le ciel. Les lampes et leur carburant, l'huile, évoquent par exemple les cierges liturgiques, ou l'Esprit-Saint, ou simplement le rayonnement de leur être. Leur nombre, dix, se trouve être le nombre minimal d'hommes juifs pour former une assemblée de prière.
Cinq d'entre elles sont qualifiées de sages, et les cinq autres de folles. Seules les sages ont pris de l'huile en réserve pour leurs lampes.
L'époux tarde, elles s'endorment. Au milieu de la nuit, un cri les réveille : « Voici l'époux, sortez à sa rencontre ». Les folles n'ont plus d'huile. Les sages ne peuvent pas leur en donner, elles risqueraient d'en manquer. Elles conseillent d'aller en acheter chez les marchands.
Mais l'époux arrive. Les unes entrent avec lui dans la salle de noces, et l'on ferme la porte. Quand les autres arrivent et demandent au Seigneur qu'il leur ouvre, elles se font dire : « En vérité, je ne vous connais pas ».
Matthieu conclut : veillez, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure.

Les commentaires classiques retiennent de cette parabole que seules les « sages » entrent au paradis, et que les folles restent dehors, en enfer. Comment faire partie des « sages » ? En ayant assez « d'huile ». L'huile qui fera que nous serons jugés dignes d'entrer pourrait être les mérites accumulés, les bonnes actions, les prières… Certains disent que l'huile est personnelle, incessible, alors que le texte parle d'en acheter chez les marchands.

Pour un œil acéré, des détails du texte sont bizarres.

- Le mot grec traduit par sage (ou avisée, prévoyante...) n'est pas la sagesse / sophia. C'est la qualité que donne le troisième chapitre de la Genèse au serpent, le plus rusé (ou malin) de tous les animaux des champs.
  À de nombreuses reprises, St Paul dit que la sagesse humaine est folie devant Dieu et réciproquement *[1 Co 1,25;27 ; 3,18 ; 4,10]*.
- Les rusées ne prennent pas le risque de prêter de l'huile. Elles n'ont pas confiance dans l'époux, si elles en manquaient. Leur amour envers leurs compagnes a des limites.
- Les rusées conseillent aux folles d'aller acheter de l'huile chez les marchands. C'est donc que leur huile à elles aussi a été achetée, elles connaissent les adresses.
- Quel est cet époux qui ferme la porte aux retardataires ? Est-ce le même qui invite largement, les mauvais et les bons, dans la parabole du festin nuptial *[Mt 22,1-14]* ? La miséricorde divine n'est-elle pas infinie ?
- Pourquoi Matthieu ne dit-il pas clairement que celles qui entrent sont les rusées, et que celles qui restent à la porte sont les folles ?

Les talents

Un homme confie ses biens à ses serviteurs : cinq talents à l'un, deux à l'autre, un seul au troisième, et part en voyage. Les deux premiers les font valoir, et doublent la valeur de ce qu'ils ont reçu. Au retour du maître, ils se font féliciter. Le maître leur promet davantage de responsabilités.
Le troisième explique qu'il a eu peur de son maître, connu pour être dur. Il a enterré le talent reçu, et le rend. Le maître est furieux. Il le traite de paresseux, qui n'a même pas su placer cet argent à la banque. Il donne le talent à celui qui en a dix, et ordonne qu'il soit *jeté dehors dans les ténèbres extérieures, là où il y a des pleurs et des grincements de dents*.

Pour les commentateurs, pas de doute : l'homme qui donne les talents évoque Dieu qui donne aux hommes d'immenses biens de toutes sortes. Ne pas faire fructifier ce que nous avons reçu est grave. Douter du maître et avoir peur de lui est grave. Cela justifie la peine qui est infligée au troisième serviteur.
Partant de là, ils dissertent sur ce que représentent les talents qu'il faut faire fructifier. Des qualités ? Des bonnes actions ? Des mérites ? La capacité de pardonner ?

Mais là encore, les détails du texte résistent.

- Les « biens » (un mot qui exprime l'être plutôt que l'avoir) que partage l'homme qui part sont des talents. Le talent est une grosse somme : plusieurs dizaines de kilos d'or ou d'argent. Il n'avait pas il y a 2000 ans le sens symbolique qu'il a maintenant. C'est du fric. Pour que ce soit bien clair, le texte de Matthieu remplace deux fois le mot talent par argent. Dans l'Apocalypse, les grêlons qui tombent, un fléau redoutable *[Ap 16,21]*, sont « comme pesant un talent ».
- Le mot grec kurios, ici traduit par maître, est souvent traduit par Seigneur. On pense qu'il s'agit toujours de Dieu. Or, ce mot peut désigner un "maître" non divin : *nul ne peut servir deux maîtres [Mt 6,24]*, Pilate *[Mt 27,63]*.
- Deux fois il est dit que le maître moissonne sans avoir rien semé. Or, Dieu ou Jésus sort pour semer *[Mt 13,1-3]*. La parabole du semeur est centrale dans l'évangile de Matthieu.
- Imagine-t-on Dieu demander que l'on place son argent à la banque ?
- Par rapport à ce qui est semé dans la bonne terre et qui produit cent, soixante ou trente pour un *[Mt 13,8;23]*, le doublement des talents est faible.

- En affrontant un maître dur, le 3ème serviteur montre qu'il n'est pas un trouillard. Il a peur de servir un mauvais maître.
- Quel est ce maître qui jette dehors un serviteur en situation d'échec ?

Le jugement dernier

Dans la ligne logique de ces deux paraboles arrive la question du jugement. Il est rendu par le Fils de l'homme, arrivant sur son trône de gloire accompagné de tous les anges. Toutes les nations sont rassemblées.
Les uns, placés à sa droite, sont bénis et reçoivent le Royaume, la vie éternelle. Ils se sont préoccupés de ceux qui avaient faim, soif, des malades, des prisonniers…, des petits qui sont les frères du Christ.
Les autres, placés à gauche, sont maudits et vont au châtiment éternel. Ils ne se sont pas préoccupés de ceux qui avaient faim, soif…

- Quand ce texte est médité dans un petit groupe, il met mal à l'aise. Quel sera mon sort ? En ai-je fait assez pour mériter le Royaume ? Y a-t-il un seuil à partir duquel la miséricorde de Dieu s'arrête ?
- Ni le mot « jugement », ni le mot « dernier » ne figurent dans le texte. Le titre donné le plus souvent à cette parabole est-il juste ?
- *Quand le Fils de l'homme viendra…* C'est un aoriste grec (intemporel) qui est ici mal traduit par un futur. Il est suivi, dans la même phrase, d'un futur (*il siégera*). De quoi, de quand parle Matthieu ?
- *Il séparera les hommes les uns des autres…* Le grec dit littéralement : *Il séparera eux les uns des autres*. Le pronom masculin pluriel *eux* n'est précédé par aucun substantif masculin pluriel. Les traducteurs corrigent ce qui leur semble être une faute, et le remplacent par *hommes*. Ont-ils raison ?
- Qu'apporte l'image des brebis et des boucs que le berger sépare ? Fioriture inutile ?

Le serviteur fidèle *[Mt 24,45-51]*

L'ensemble du chapitre 25 est précédé - ou introduit - par la parabole du serviteur fidèle. Heureux est-il ce serviteur si son maître, en rentrant, le trouve au travail. Mais s'il bat ses compagnons et fréquente les ivrognes, il sera chassé, jeté avec les hypocrites là où il y a pleurs et grincements de dents. Pourquoi Matthieu trouve-t-il utile de rappeler cette éthique évidente ?

Si la leçon qui se dégage du chapitre 25 est qu'il faut accumuler « l'huile » des bonnes actions, faire fructifier ses talents et s'occuper des pauvres, en quoi cette morale humaine nous prépare-t-elle à la passion qui commence au chapitre 26 ? René Girard nous aidera-t-il à y voir plus clair ?

Les dix vierges et le désir mimétique

Pour René Girard, le désir est mimétique. Cette affirmation ne vise pas les besoins instinctifs (manger, boire…), mais tous les autres désirs. Autrement dit, les désirs sont artificiels, créés par la vie en société. C'est particulièrement évident des désirs suscités par la publicité.

A la racine, il y a une insatisfaction. Le désir serait une fixation sur une mauvaise réponse à une insatisfaction réelle. Typiquement, le désir d'argent – qui ne fait pas le bonheur – est une fausse piste.

L'homme est un être fini qui a en lui une aspiration infinie. La Genèse dit qu'il est créé à l'image de Dieu. De ce fait, cette aspiration ne peut pas être comblée sur terre. Il y a donc une inéluctable tension que K. G. Dürckheim traduit en trois angoisses existentielles : je suis seul, ma vie n'a pas de sens, je vais mourir.

Les religions prétendent apporter une réponse. La foule, n'ayant pas d'autre voie de salut, oriente son désir vers la réponse codifiée de telle ou telle religion : rites, sacrifices… Respecter la loi religieuse, c'est la promesse d'un bonheur éternel. Dans le cas contraire, la menace de l'enfer est brandie.

Matthieu est très critique envers les « scribes et les pharisiens » qui font tout pour être parfaits vis-à-vis des commandements (365 interdictions et 248 obligations de la loi juive), et qui les imposent aux autres. Comme cette loi est impossible à respecter parfaitement, elle mène à l'hypocrisie. C'est en ce sens que St Paul dit que la loi, c'est la mort (la condamnation), et que c'est la foi qui sauve.

Le mot parthénos peut aussi signifier jeune fille ou vierge, non pas dans le sens de virginité, mais dans le sens d'une attente d'un mariage. Les dix jeunes filles, étant de culture juive, ont mis le mot « époux » sur leur désir.

Les lampes et l'huile sont ce qui va, pensent-elles, plaire à l'époux. L'huile, qui s'achète chez les marchands, est terrestre. Elle évoque les rites extérieurs.

Les cinq rusées sont des juives modèles. Elles ont accumulé un maximum d'huile. Les folles n'ont qu'un minimum.

L'époux tarde. Pour l'instant, l'huile n'a servi à rien. L'insatisfaction demeure, identique pour toutes. Elles s'endorment. Comprendre qu'elles meurent ?

La suite serait ce qu'elles imaginent pour l'au-delà. Enfin, l'époux arrive – non pas le matin (de Pâques), mais en pleine nuit. Elles comparent les niveaux d'huile (les mérites) de chacune. Une concurrence entre elles pointe. Les rusées envoient les folles chez les marchands. Celles qui s'estiment les meilleures entrent dans les noces. Et dans la logique d'une religion de la loi, les retardataires sont punies et restent à la porte.

La TOB, dans une note, fait un rapprochement de vocabulaire judicieux avec ceux qui bâtissent soit sur le roc, soit sur le sable *[Mt 7,24-27]*. De fait, on y retrouve les mots « rusé » et « fou ».
Quelques versets avant, il est question de ceux qui disent : *Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé, en ton nom que nous avons expulsé les démons, en ton nom que nous avons fait beaucoup de miracles ?* Jésus répond : *Je ne vous ai jamais connus. Écartez-vous de moi, vous qui commettez le mal !* Pour moi, il s'agit des « rusés », de ceux qui cherchent à entrer dans le royaume par un absolu respect de la loi et de belles actions extérieures.

Quiconque donc entend ces paroles que je dis, et les met en pratique, sera semblable à un homme (mâle) rusé, qui a bâti sa maison à lui sur le roc : la pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison, et elle n'a pas été renversée, car elle avait été fondée sur le roc. Je comprend que la pluie et le souffle venant du ciel (le verbe souffler a la même racine que pneuma) ne peuvent pas bousculer cette maison, qui est bâtie par un pharisien sur du béton religieux. Par contre, le « fou » est un publicain qui a bâti sa maison sur le sable. Le ciel peut facilement la renverser et le convertir.[1]

Les vierges qui sont entrées se retrouvent prisonnières d'un époux qui ferme la porte : ce n'est pas le bon berger.

Les talents et le bouc émissaire

Cette seconde parabole rejoint la parabole des mines *[Lc 19,11-28]*. Elle met davantage l'accent sur la différence entre les rusés, qui font fructifier leurs talents, et le fou qui est en situation d'échec.

Le succès des rusés s'exprime quantitativement en talents gagnés, il est financier. Ils sont invités à entrer dans la joie terrestre du maître, une joie mimétique qui va les faire admirer. Les chrétiens sont quasi unanimes à voir en eux le modèle à imiter. Il est difficile de les ébranler en insinuant que peut-être, dans le domaine spirituel, la finalité n'est pas l'efficacité, le rendement, l'avancement avec toujours plus de responsabilités.

En doutant du maître, le troisième serviteur, paradoxalement, permet aux rusés de bétonner leur manière de voir. Il est le bouc émissaire auquel on va trouver tous les défauts. Il est seul, incapable de relations. C'est un peureux. Il ne fait pas confiance. C'est un paresseux.

Ceux qui se disent chrétiens n'ont pas pitié et soutiennent la décision du maître : que ce bon à rien soit jeté dehors, dans les ténèbres extérieures.

Le jugement dernier, passion et résurrection

Avec cette troisième parabole, vient le dévoilement… pour ceux qui veulent bien ouvrir les yeux. La conversion peut par exemple se produire en lisant ensemble le verset 31 (lu en novembre de l'année A, à la fête du Christ Roi) et le verset 30 (lu une semaine avant… et oublié ?).

> *30 Quant à ce serviteur bon à rien, jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents !"*
> *31 Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il siégera sur son trône de gloire.*

Le contraste est insupportable. Comment le Fils de l'homme peut-il jouir de sa « gloire », alors qu'il vient (lui ou son Père) de jeter dehors un serviteur en situation d'échec ?

Pour René Girard, le dévoilement est que le Christ a pris la place du bouc émissaire, pour révéler son innocence. Toutes les autres religions s'égarent.

[1] La version de Luc de cette parabole emploie des mots différents. Je lui donne un sens classique, et non pas le sens révolutionnaire que je donne à celle de Matthieu.

Pour Matthieu, le dévoilement est que le Christ a suivi le chemin du troisième serviteur. Il a dénoncé la sagesse des « rusés ». Ceux-ci, en le condamnant injustement à mort, ont rendu manifeste qu'ils étaient menés par Satan.
Il n'y a pas les bons et les mauvais, mais les « pharisiens » et les « publicains ». Tous sont pécheurs. Dieu seul est bon *[le jeune homme riche, Mt 19,17]*.[1]

Jésus a été jeté en dehors de Jérusalem et crucifié. Dans les ténèbres du vendredi saint, Satan a compris qu'il était vaincu par l'amour. Il a grincé des dents.

Le trône de gloire est le lieu où le Christ a manifesté au plus haut point son amour : sa croix.

Que va-t-il se passer ? Le Fils de l'homme (le bélier) est face à une cohabitation adultère et stérile : celle des nations (les brebis) avec Satan (le bouc). Il va séparer les brebis des petits boucs (des chevreaux[2]), les libérer, pour qu'elles puissent vivre dans une alliance féconde avec leur époux légitime.

Il ne s'agit pas choisir parmi les hommes ceux qui iront au paradis et ceux qui iront en enfer, mais de jeter au feu tout ce qui, en chacun, relève de Satan.

Cette libération n'est pas pour la fin des temps, elle est en cours. Dès maintenant, nous pouvons goûter les prémisses de la joie de la résurrection.

Questions subsidiaires

L'enfer existe-t-il ? Est-il éternel ? Pour qui ? Ces questions sont abordées par Michel Fromaget dans deux ouvrages. Le premier, « De l'enfer introuvable à l'immortalité retrouvée - Les fins dernières selon le christianisme originel » [2017], passe en revue tous les passages de la Bible qui traitent du sujet. Le second, « La vocation spirituelle de l'homme – Bréviaire d'anthropologie Corps-Âme-Esprit » [2015, en 40 pages] en reprend les conclusions.

Tout commence par la création de l'être humain à l'image du Dieu Trinité. Il est « Corps-Âme-Esprit ». Selon une terminologie qui fluctue selon les auteurs, le corps est ce qu'il partage avec les animaux. L'âme est ce qui en fait un être humain terrestre, avec sa sensibilité, sa mémoire, son intelligence, sa volonté. L'Esprit est sa capacité à communiquer avec le « ciel ». Ces trois dimensions sont indissociables, l'homme est un.

Dieu a voulu l'homme libre. Pourtant, celui-ci n'a pas demandé à vivre ! Cette liberté se traduit par la possibilité pour l'homme d'accepter ou de refuser la vie donnée.
Si l'homme accepte, son Esprit – sa capacité de relation à « Dieu » qui est en germe au départ -, se développe. Sa vie devient « vie éternelle ». L'éternité ne lui est pas imposée.
Cette progression est comme le passage de l'état d'enfant à celui d'adulte. Elle se fait par essais et erreurs. Dieu ne tient pas rigueur des « péchés » (le mot veut dire rater la cible), des tâtonnements, des échecs.
Si l'homme refuse catégoriquement, s'il blasphème contre l'Esprit *[Mt 12,31]*, il se coupe de Dieu, de la source, et sa vie cesse.

[1] Les autres évangiles le disent autrement. Par exemple, dans la parabole du prodigue *[Lc 15,11-32]*, le fils aîné peut être vu comme un « pharisien rusé » et le fils cadet un « publicain fou ».

[2] Il est question de chevreau dans la Genèse dans l'histoire de Jacob et Esaü *[Gn 27,9;16]*, de Joseph et ses frères *[Gn 37,31]*, et de Juda et Tamar *[Gn 38,17-23]*. A chaque fois, il s'agit d'une tromperie.

Comment Dieu pourrait-il créer et vouloir un lieu de torture punissant éternellement les « méchants » ? Il n'est ni rancunier, ni sadique.

Par contre, l'homme est incapable de se libérer par lui-même de l'emprise de Satan. C'est la parabole du bon grain et de l'ivraie. La séparation que Dieu opère - avec l'acceptation de l'homme - est douloureuse. On peut alors parler d'enfer.

Conclusion : quelle place pour le sens moral ?

Dissipons d'abord un malentendu. On pourrait penser que la démarche présentée ici est contraire à ce que dit Jésus de la loi : *Ne tenez-pas-pour-acquis que je sois venu désagréger la Loi ou les Prophètes ; je ne suis pas venu désagréger mais porter-à-complétude. Amen en effet je vous dis : Jusqu'à ce que passe-outre le ciel et la terre, iota UN ou UN trait ne passera-pas-outre loin de la loi, jusqu'à [ce que] toutes choses soient advenues [Mt 5,17-18, traduction « colle au grec »]*. Il n'est pas question dans ces versets d'une législation, mais de « la Loi et les Prophètes », c'est à dire, de l'Écriture, du premier testament : pentateuque (loi de Moïse) et livres des prophètes. S'intéresser à chaque mot d'une parabole, regarder comment le grec (l'original dont nous disposons) est traduit, s'étonner des incohérences apparentes… c'est très exactement prendre au sérieux tous les détails de l'Écriture, le moindre iota, le moindre trait. C'est un préalable indispensable à toute tentative d'interprétation.

Si la foi remplace la loi (au sens juridique cette fois), quelle autorité reste-t-il à la Bible et à ses recommandations morales ? Les quatre sens de l'Écriture ne se ramènent-ils pas à trois : le sens littéral (et historico-critique), le sens symbolique et le sens mystique ?

Il est vrai que dans le passé, dans un contexte de confusion (ou concurrence) avec l'État, l'Église imposait ses règles en distillant la peur de l'enfer et le désir du paradis. C'est cette contrainte extérieure qui disparaît. Le sens moral devient un sens existentiel : à quels changements dans ma vie la Bible m'invite-t-elle ?

A Calcutta, les sœurs de la Charité (mère Térésa) font la lessive à la main. Ce qui importe n'est pas l'efficacité pour nettoyer, mais l'amour qu'elles y mettent.

Si Matthieu secoue les « scribes et les pharisiens », ce n'est pas pour qu'ils deviennent plus savants, mais pour que de « sachant », ils deviennent chercheurs. Puisse ce texte ne pas transformer des chrétiens « sachant » en chrétiens « sachant mieux ».